

COUP DU SOIR

Parti ce matin de Paris, je suis à 19H30 sur le gave du Saison, canne en main.

Ce coup du soir, je l'ai tant attendu...

Avec ce temps caniculaire, j'ai préparé mes plus belles phryganes aux ailes brun-faisan ou gris-argent avec pour pattes un hackle en plume de cul de canard.

Ma boîte est remplie d'imitations d'éphémères, de chironomes, de fourmis ailées, de gros spents à ailes blanches couchées et même d'une Panama au cas où des mouches de Mai viendraient à éclore.

Tout est prêt. Le kit nylon, le couteau assommoir, la pierre à hameçon et quelques touffes d'ortie que je viens de ramasser pour les glisser dans ce magnifique panier en osier acheté en brocante, dont la semelle est encore recouverte d'écailles datant d'une autre époque.

J'aime cet endroit, Lichos, à douze kilomètres de Béhasque Lapiste, le village de ma grand-mère.

Du pont de chemin de fer, jusqu'au dernier champ de maïs semence, j'ai fait quelques belles pêches et, ce soir, je tente un pool inconnu, une queue de courant, un trou ovale et fuselé comme un muscle, une sorte de coulée à sanglier étroite, profonde et courante.

Aucune activité et le jour tombe: quel silence...

Il est vingt heure quinze, je n'ai rien à espérer avant une quarantaine de minutes.

J'aime être sur place bien avant, surtout après un si long voyage.

Il me faut prendre la mesure des choses, saisir les odeurs, l'instant qui glisse, m'imprégner des couleurs qui s'estompent et, faire partie du tout...

Difficile de pénétrer cet espace sauvage et beau sans troubler sa quiétude.

Je vérifie mon bas de ligne et pulvérise ma mouche pour la énième fois avec une bombinette hydrophobe.

J'ai de l'eau jusqu'à la ceinture, il commence à faire froid.

Les merles traversent le gave et plongent dans les buissons.

Les premiers gobages clapotent derrière moi à l'arrière, sur un grand calme. Peut-être une vandoise ? Aurais-je dû me placer ici ou là ?

Le soir tombe vite maintenant, je suis inquiet du peu de temps qu'il me reste à pêcher. L'obscurité commence à m'envelopper.

Oui, devant moi, là, tout près, je ne rêve pas, c'en est une.

Puis une autre à sa gauche, une troisième droit devant, plein goulet.

D'autres encore et encore, toutes jaunes, jaillissent le dos rond, d'un même bond culbutent agressives, affamées, comme furieuses.

Je ne vois pas un seul insecte glisser sur la surface.

J'attaque en face, puis à droite, tire groupé sur cette armée de dos dense comme un voilier de perdreaux d'ouverture.

Elles ignorent...

Je pointe mieux, dépose plus amont un superbe sedge qu'elles dédaignent.

Pas une montée, même pour voir.

Vite, je change ma mouche, mais pour mettre quoi ? Une fourmi, rien à faire, chironome, pas non plus, olive bleue, rien du tout.

Je tente une caenis, puis une nymphe de surface, mais je ne vois plus mon fil et la mouche encore moins.

Les truites sont toutes dehors maintenant. De nouvelles farios bondissent à portée de raquette.

Elles me rendent fou, je grelotte, j'en suis à tenter une mouche leurre, écouvillon noir et blanc, râpeux comme un porte-bois.

Rien, toujours rien, puis une petite tirée, simple pichenette qui semble me dire:

« On t'a vu, on a vu tes mouches, Parisien!...

Le calme est revenu sur l'eau.

Seules, les chauve souris poursuivent le bal.

Combien de truites ai-je vu?

Comment peux t'on imaginer qu'il y en ait tant et tant sur un espace si restreint?

Je dégage et quitte l'endroit en trébuchant sur les galets.

J'ai horreur de la pêche à la mouche.

On ne m'y reprendra pas de sitôt...

Enfin, pas avant demain...

Bertrand Damoiseau